



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 135.

SAMEDI, 14 Mai 1808.

EXTÉRIEUR.

SERBIE

Belgrade, le 15 avril.

Un courrier expédié de Valachie par le général en chef russe, a apporté, le 12, au sénat serbien l'ordre de faire avancer les troupes sur les frontières de la Turquie, et de reprendre les positions qu'elles occupaient avant l'armistice. Depuis cette époque, on travaille dans la plus grande hâte aux préparatifs de guerre; les soldats absents par congé sont rappelés; on fait une immense quantité de cartouches; les batteries et les redoutes, principalement d'Uschitza et des forts sur les frontières, sont mises en état, et ses fortifications étendues. D'un autre côté, les pachas de Nissa, de Widdin et de Sophie, ont reçu de la Porte l'ordre de se préparer promptement à la guerre contre les Serbiens, et d'occuper, à la fin d'avril, le camp près de Nissa.

(Journal de l'Empire.)

VALACHIE.

Bucharest, le 26 mars.

On a reçu ici un ordre du prince Proscorowsky, général de l'armée russe, portant qu'attendu qu'il a appris que les Turcs font des préparatifs de guerre considérables, tous les corps et les commandans doivent faire les dispositions nécessaires pour être prêts à marcher au premier signal. Deux régimens sont passés ici pour aller aux avant postes renforcer le corps du général des hulans dans les environs de Giurgewo.

On reçoit de tous côtés des plaintes sur le manque de foin et de bois; les troupes russes elles-mêmes en souffrent beaucoup.

On mande de Cherson, en date du 1^{er} mars, que dans tous les ports de la Mer-Noire on travaille avec la plus grande activité à équiper la flotte russe, afin de pouvoir agir offensivement contre les Turcs, dans le cas où les hostilités viendraient à recommencer. (Idem.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 27 avril.

Dimanche dernier, S. A. le duc Albert de Saxe-Teschen donna un grand dîner à LL. AA. le prince et la princesse de Saxe. Le soir, toute la famille impériale honora le théâtre de sa présence, et y fut accueillie au milieu des plus vifs applaudissemens.

— M. le baron de Rechberg, ministre de Bavière, quittera incessamment cette capitale pour retourner à Munich, où des affaires de famille exigent sa présence.

— Depuis long-tems on parle du rappel de M. le général Meerfeld, notre ambassadeur en Russie; aujourd'hui, on lui donne pour successeur M. le baron de Bender de Biegelsstein, actuellement chargé d'affaires à Königsberg, et qui irait remplir *ad interim* les mêmes fonctions à Pétersbourg.

— M. le feld-maréchal-lieutenant de Chasteller est parti pour la Hongrie: on prétend que l'objet de son voyage est d'examiner la position d'une nouvelle forteresse que l'on veut construire dans ce royaume.

— L'organisation de la milice aura, dit-on, lieu dans le mois prochain, et la noblesse même n'en sera point exempte.

Un commissaire russe, qui se trouve ici, enrôle des chirurgiens pour l'armée russe; on leur donne 100 florins pour leur route; la même somme pour leur retour après deux ans de service, dans le cas où ils ne voudraient pas rester en Russie. Ceux qui s'engagent pour cinq ans, auront, après leur engagement fini, la moitié de leurs appointemens pour pension leur vie durant.

(Idem.)

Du 30 avril.

L'archiduc Ferdinand qui devait partir pour le Bannat, restera encore pendant quelque tems en

Moravie, attendu que sa présence n'est pas nécessaire en ce moment sur les frontières de la Turquie. Le commandant en chef de la Transylvanie, M. le feld-maréchal-lieutenant Kollowrath, et le commandant de la Syrmie et du Bannat, M. le général Duka, ont reçu des instructions détaillées de l'archiduc Charles et des pouvoirs assez étendus pour agir conformément aux circonstances. Toute crainte d'une rupture avec la Porte ottomane, commence à disparaître. Les communications entre notre gouvernement et l'inter-nonce à Constantinople sont encore très-fréquentes, mais on ne sait rien de positif sur les objets que l'on traite. On assure aujourd'hui que la négociation dont M. de Mitessier avoit été chargé à Travnick est suspendue, et l'on ne croit pas qu'elle soit reprise de sitôt.

Plusieurs patriotes autrichiens, parmi lesquels on compte différens personnages de distinction, se sont réunis sous le nom de *Société bohémienne hydrotechnique*, dans l'intention de faire examiner par des gens de l'art les moyens de rendre les rivières de Bohême navigables, d'opérer la jonction du Danube et de la Moldau. Des sommes considérables sont déjà offertes par souscription pour cette entreprise, dont on doit attendre un succès d'autant plus heureux, que la Société qui la dirige est composée d'hommes qui réunissent à de grands moyens pécuniaires beaucoup d'enthousiasme et de persévérance.

(Publiciste.)

Braunau, le 29 avril.

D'après un ordre arrivé de Vienne, toutes les fortifications de notre place vont être rasées. On attend ici de Linz et d'autres villes de l'Autriche, plusieurs bataillons d'infanterie pour travailler à la démolition des ouvrages, de concert avec la garnison. Les travaux commenceront le 3 du mois prochain.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 5 mai.

Le 19 avril, a été introduit dans le cabinet de S. M., suivant les usages accoutumés, par S. Exc. le grand-maréchal du palais, faisant les fonctions de grand-maître des cérémonies, S. Exc. M. le comte de Schenbourg-Westérbourg, lequel a présenté à S. M. ses lettres de créance en qualité de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de S. M. le roi de Saxe.

(Moniteur Westphalien.)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 5 mai.

S. M. la reine de Bavière avance dans sa grossesse. On croit, en conséquence, qu'elle n'accompagnera pas le roi et le prince royal à Inspruck, comme elle se l'étoit d'abord proposé.

— Le couvent des capucins de cette ville et leur église viennent d'être fermés par ordre du gouvernement. Les moines qui s'y trouvaient ont été envoyés à Dillingen, à l'exception de quelques-uns qui doivent être employés comme curés dans les campagnes.

— Les restes des princes de la maison de Habsbourg, qui étaient déposés à l'abbaye de Saint-Blaise, sont arrivés ces jours derniers à Ulm, où on les a embarqués sur le Danube pour les transporter par eau à Vienne.

— Une partie de la flotille italienne, qui était dans le port de Venise, a mis à la voile et est arrivée à Ancône. Elle va établir une croisière dans la partie méridionale du Golfe Adriatique, pour en chasser les corsaires anglais. Aucun vaisseau de ligne ennemi n'a encore reparu dans l'Adriatique, et la navigation n'y éprouve aucune gêne.

(Publiciste.)

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 4 mai.

On mande de Rome que mistress Sidney Bowles, veuve anglaise établie avec sa sœur dans cette ville, fait élever un monument très-remarquable à son époux dans le cimetière des Protestans, près de la pyramide de Cestius. Il doit être

composé de dix-neuf fragmens de colonnes colossales en granit oriental posées sur un socle et couronnées de chapiteaux doriques.

Le monument n'aura qu'une inscription très-simple; sa hauteur sera d'environ trente-deux palmes. L'idée en est due à deux habiles sculpteurs, MM. Thorwalsen et Rauch; l'exécution en a été confiée à un jeune architecte nommé Muller, natif de Breslau.

Le même M. Thorwalsen vient d'achever une statue colossale en plâtre du dieu Mars. Cet ouvrage a excité l'enthousiasme général et réuni, dit-on, les suffrages de tous les connaisseurs qui l'ont vue. La première idée du sculpteur était de grouper une statue de Vénus avec celle de Mars; mais on cherche généralement à l'en détourner, la statue de Mars étant si belle qu'il serait plutôt nuisible qu'utile de lui associer une autre statue.

(Publiciste.)

ANGLETERRE.

Londres, le 16 avril.

Le 3 du mois dernier, M. Calkraft fit, dans la chambre des communes, la motion relative à la flotte de Rochefort; il se plaignit amèrement des membres de l'amirauté qui, faute d'avoir fourni des vivres à S. Strachan, l'avaient mis dans la nécessité d'abandonner sa station, et de laisser ainsi sortir la flotte ennemie; il leur reprocha leur incapacité, spécialement à lord Mulgrave, chef de cette administration, qu'il déclara l'homme de toute l'Angleterre le moins propre à occuper cette place importante. Il conclut par demander des documens relatifs à l'escadre de S. Strachan et à ses approvisionnemens.

M. Walpole, membre de l'amirauté, a taché d'excuser cette administration. Il a rappelé que les escadres qui sont en croisière devant un port, ayant besoin d'être relevées par d'autres, et celle qui était devant Rochefort se trouvant dans cette nécessité, il a été impossible de la remplacer de suite. Jamais les difficultés ne furent plus grandes que dans le mois de novembre dernier; le 15 de ce même mois, la flotte de la Baltique, de et vaisseaux de ligne, arriva à Spithead, amenant 16 vaisseaux de ligne danois, dix frégates et beaucoup de petits bâtimens. Comme la flotte de la Baltique avait réparti ses équipages sur les vaisseaux danois, il ne fut pas possible de rien détacher de cette flotte pour envoyer de suite des secours à l'escadre devant Rochefort. Le même mois de novembre exigea de grands efforts. On avait établi, près de Sainte-Hélène, douze vaisseaux de ligne, pour attendre la flotte russe; S. Sidney Smith était devant Lisbonne avec onze vaisseaux; S. Samuel Hood avait été envoyé, avec quatre, à Madère. Nos marins souffrent souvent du système de blocus. Faut-il pour cela renoncer à ce système, dit M. Walpole?

Ces aveux de M. Walpole méritent d'être recueillis; ils prouvent que, non-seulement il est impossible de tenir toute l'Europe en état de blocus, mais encore que ce système, lors même qu'il est imparfaitement exécuté, est très-préjudiciable à notre marine.

La motion de M. Calkraft, relative aux papiers à fournir sur l'état de l'escadre de S. Strachan, a été adoptée.

— La flotte de S. Charles Cotton, qui fait le blocus de Lisbonne, est de dix vaisseaux de ligne et de deux frégates. Il y a dans le port de Lisbonne neuf vaisseaux de ligne russes et un vaisseau de ligne turc. La flotte de S. Charles Cotton a beaucoup souffert par le manque d'eau et par les ouragans, et on est actuellement convaincu qu'il est très-difficile de maintenir le blocus de Lisbonne par un gros tems.

— Le commodore Moore commande l'escadre qui est au Brésil; le général Oakes commande à Malte, et S. Edmond Nage commande en chef à Guernesey, à la place de S. Saumarez qui commande la flotte de la Baltique.

— La misère dans nos villes manufacturières augmente de jour en jour. Depuis qu'on emploie le sucre en place de grains, dans les brasseries d'eau-de-vie, le sucre a obtenu une légère augmentation de prix, qui ne produit cependant aucun effet pour l'allégement de la misère publique.

— La proposition d'ériger un monument à lord Lake, dans l'église de Saint-Paul, a été retirée, vu que lord Lake n'est pas mort sur le champ de bataille, et qu'un grand nombre d'autres guerriers

pourraient avoir les mêmes droits que lui. Ce général avait pris le commandement des Grandes-Indes, pour payer ses dettes, n'ayant plus d'autres ressources. Lorsqu'il revint des Indes, il avait une fortune de 140,000 liv. sterling (environ 3,400,000) dont il lui restait encore 40,000 liv. sterl. à sa mort, après avoir rigoureusement payé ses dettes. (*Gazette de France.*)

INTÉRIEUR.

Paris, le 13 mai.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 2 février 1803, sur la demande de Marie-Anne Mezent, femme Combe.

Le tribunal de première instance à Valence, département de la Drôme, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Victor Combe, enrôlé dans le 3^e bataillon du Tarn, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis l'an 6.

Par jugement du 23 février 1808, sur la demande de Nicolas Closset, cultivateur à Kappel-Kinger.

Le tribunal de première instance à Sarguemines, département de la Moselle, a déclaré l'absence de Pierre Closset.

Par jugement du 12 décembre 1807, sur la demande de Perrine Bouju, veuve de Jacques Grisset, demeurant à Aubjers.

Le tribunal de première instance à Saumur, département de Maine-et-Loire, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques Guerinou, disparu en 1793 de la commune de Somlair.

Par jugement du 8 février 1808, sur la demande du sieur Léonard Joffre-Laffaye, juge-de-peace du canton de Thenon, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Périgueux, département de la Dordogne, a déclaré l'absence de Jean et Louis Aubarbier Manegre.

Par jugement du 3 mars 1808, sur la demande de Pierre-François Hublier, cultivateur à Marolles, commune de Mortery, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Provins, département de Seine-et-Marne, a déclaré l'absence de François Hublier, de la commune de Mortery, et envoyé ses héritiers présomptifs en possession provisoire des biens qui lui appartenaient au jour de son départ, et de ceux qui ont pu lui échoir depuis.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande de Catherine Nehl.

Le tribunal de première instance à Cologne, département de la Roër, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Guillaume Nehl, disparu depuis 38 ans de Cologne.

Par jugement du 9 mars 1808, sur la demande de François Vander Auvera, cultivateur à Duffel.

Le tribunal de première instance à Malines, département des Deux-Nethes, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Gommaire Vander-Anvers, son fils, disparu en l'an 7.

Par jugement du 20 mars 1808, sur la demande de Marie-Dorothee Abert, femme de Guillaume Budar, menuisier à Offendorff, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Wissembourg, département du Bas-Rhin, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Philippe Abert, parti depuis trente ans pour l'Amérique.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

TRAGE DE STRASBOURG, du 11 mai.

5. 64. 21. 8. 56.

HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Lettres sur la Morée et les îles de Cérigo, Hydra et Zante; par A. L. Castellan, ornées de vingt-trois dessins de l'auteur, gravés par lui-même, et de trois plans; avec cette épigraphe :

Et in Arcadia ego (1) !

SECOND EXTRAIT.

(Voyez le *Moniteur* du 27 avril.)

J'ai dit précédemment que des circonstances politiques rendirent inutile la mission de M. Castellan, et le forcèrent de revenir en France quelques temps après son arrivée à Constantinople. La seconde partie du volume, à l'analyse de laquelle cet extrait sera consacré, contient la relation de ce retour. L'auteur suivit à peu près la même route qu'en allant; et il avait de nouveau formé le projet de se faire descendre sur les côtes de l'Attique, qu'à son grand regret il n'avait pu visiter lors de son premier passage; mais cette fois encore son dessein échoua: le vaisseau qui le portait le conduisit directement à Coron, l'une des principales villes de la Morée, où il débarqua et resta seul avec un de ses compagnons de voyage, M. Leveillé, ingénieur des ponts et chaussées, à l'effet de parcourir les lieux les plus remarquables de cette presque île célèbre, dont il n'avait pu voir qu'imparfaitement quelques parties dans son premier et trop court séjour à Napoléon de Malvoisie.

On trouvera donc dans cette seconde partie du volume, des récits généralement plus étendus et plus complets que dans la première. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'auteur ne visita plus les mêmes lieux; Coron étant à environ 25 lieues de distance de Napoléon, sur la côte opposée. Ainsi l'on n'aura point à craindre des répétitions; et tous les objets sur lesquels M. Castellan appellera l'attention du lecteur seront nouveaux pour lui.

Il commence cette seconde partie par un aperçu général sur la Morée et les îles de l'Archipel grec, dans lequel il examine principalement l'influence qu'y exerce le gouvernement turc, et les causes de l'aridité des îles comparée à la fertilité du continent. Ce morceau, l'un des plus intéressants de l'ouvrage, contient un grand nombre d'observations nouvelles qu'on lira avec fruit. Elles sont le résultat des propres découvertes de l'auteur, et des renseignements qui lui ont été fournis sur les lieux mêmes par des personnes dignes de foi. Je regrette que l'étendue de ce morceau, qui n'est guère susceptible d'être analysé, me prive du plaisir de le faire connaître à mes lecteurs.

La lettre suivante contient la description de la ville de Coron. Son golfe vaste et demi-circulaire, est abrité par les montagnes scabreuses du Magne. La ville est située sur le penchant d'une colline, devant la plaine riant de Nissi qui s'ouvre devant elle. Ses maisons, disposées par gradins, ont presque toutes leur façade tournée vers le port. La citadelle, construite sur un rocher avancé en mer, qui commande la ville et les environs, se trouve en assez mauvais état. Elle occupe un enceinte si considérable, qu'elle pourrait au besoin servir de seconde ville, et de refuge aux habitants. Elle renferme plusieurs mosquées, un bazar, des bains, et une fontaine très-abondante dont les eaux sont amenées par un aqueduc antique.

Coron commence à sortir des ruines qu'y avait amoncelées la dernière guerre (1770). Mais l'auteur pense que tant que cette ville restera sous la domination turque, elle ne pourra raviver son commerce et son industrie, ni devenir une échelle importante, attendu la difficulté des communications, et peut-être aussi la crainte qu'inspirent aux caboteurs les Magnotes et autres forbans dont cette côte fourmille. « Cependant, continue-t-il, cette place dont on a fait la résidence du consul-général de la Morée, serait intéressante par sa situation à l'entrée de l'Archipel et l'Adriatique; elle formerait une espèce de vedette avancée qui dominerait les deux mers; les vaisseaux qui se dirigent vers le Levant, étant forcés de reconnaître le cap Matapan, qui sert également de point de reconnaissance à ceux de l'Adriatique. Coron se trouve en effet bien situé pour observer tous les mouvements maritimes dans la Méditerranée. De plus, ses opérations commerciales pourraient coïncider d'un côté avec Napoléon de Romanie, dont la position facilite les relations avec toutes les îles de l'Archipel et le reste de la Grèce, et d'autre part avec Patras, qui serait l'entrepôt du commerce de l'Adriatique et des îles vénitiennes. »

L'auteur termine sa lettre par quelques détails sur les mœurs ou le caractère des Magnotes ou

(1) Deux parties formant un volume in-8° avec 26 gravures. Prix, 6 fr. broché, et 7 fr. franc de port.

A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6. — 1808.

Mainotes, c'est-à-dire, des Grecs qui habitent la chaîne de montagnes qui s'étend le long des golfes de Coron et de Colokitia. Ces Magnotes sont les descendants directs des anciens Spartiates. Ils sont au nombre d'environ 40,000, et forment une espèce de république indépendante que les Turcs n'ont jamais pu parvenir à soumettre. Les lieux qu'ils habitent de préférence, sont des plateaux élevés ou des gorges profondes et resserrées, dont les défilés peuvent être gardés par un petit nombre d'hommes. Le port de Maina, situé sur le golfe de Coron, est leur ville principale.

Les détails que M. Castellan nous donne sur cette nation belliqueuse et errante, et dont la plupart lui ont été communiqués par M. de Bermond, consul-général de France en Morée, ne se trouvent nulle part, et seront absolument nouveaux pour les lecteurs; c'est ce qui me décide à les transcrire ici, malgré leur longueur.

« Souvent en rébellion contre les Turcs leurs ennemis implacables, les Magnotes, dit l'auteur, ont sans cesse les armes à la main. Les enfants sont exercés à manier l'épée avant d'avoir la force de conduire la charrue, et les femmes elles-mêmes, dans les dangers imminents, se mêlent parmi les guerriers, secondent et encouragent leurs époux et leurs fils. La surveillance la plus active prévient les surprises, et un animal fidèle, vigilant et courageux, les avertit par ses aboiements de la marche de leurs ennemis, et, rodant autour de leurs habitations, forme une espèce d'avant-garde qu'il est impossible de surprendre.

« Les mœurs des Magnotes sont simples, frugales et austères. Ce peuple, plongé aujourd'hui dans la plus profonde ignorance, est superstitieux et fortement attaché aux opinions de ses pères. Celle qui a trait à leur indépendance, enracinée depuis la plus haute antiquité dans le cœur de cette nation, a un tel empire sur l'esprit de tous, qu'ils se sacrifieraient volontiers pour la maintenir et la défendre.

« Les Magnotes sont vindicatifs; ils ne pardonnent jamais le meurtre de leurs parents, se font un point d'honneur de les venger, et se laissent croître la barbe jusqu'à ce qu'ils aient éteint leur haine dans le sang du meurtrier, ou de quelqu'un de sa famille. Sont-ils trop faibles pour se venger eux-mêmes? ils s'associent alors des jeunes gens robustes et d'une famille respectable. Ils croient sanctifier cette action par les prières de leurs prêtres; des sermens mutuels de fidélité, qu'ils cimentent en buvant leur propre sang, les lient étroitement; ils deviennent plus que frères, et s'engagent de se secourir au péril de leur vie contre leurs ennemis communs. Les mères élèvent leurs enfants dans les mêmes sentiments. Cet esprit vindicatif qui anime les habitants du Magne, entretient leur haine contre les Turcs. Ils se méfient même les uns des autres; ce qui contribue à leur faire mener une vie isolée au sein de leur famille, ou avec les gens de leur patrie.

« L'aridité du sol sur lequel ils vivent, continue l'auteur, propage parmi eux la rapine et le brigandage auquel ils sont enclins, et qui forme leur principal caractère. Cependant ils respectent dans leurs incursions les étrangers qui sont liés d'amitié et par un sorte de compérage (2) avec les principaux d'entre eux, et accueillent avec distinction ceux qui, présentés par leurs voisins, viennent leur demander un asile. Ils emploient alors tous leurs moyens pour les défendre; ils braveraient les plus grands dangers plutôt que de les livrer à la persécution de leurs ennemis. Mais lorsque, sans avoir ces titres, on aborde sur les terres du Magne, lorsqu'un bâtiment poussé par la tempête, échoue ou qu'il est contraint de se réfugier dans leurs ports, il est aussitôt dépouillé, désagréé, et les prisonniers sont détenus dans des puits jusqu'à ce qu'ils puissent payer une rançon. Néanmoins dans le Haut Magne, dont les habitants sont pour la plupart commerçants et plus civilisés, il est des ports qui sont fréquentés sans une certaine crainte, par les vaisseaux marchands qui y vont acheter des huiles.

« Les femmes magnotes sont très-laborieuses; ce sont elles qui font tous les travaux de l'intérieur du ménage, et souvent même ceux du dehors, les hommes n'étant guère occupés que des armes et de la maraude.

« L'invasion des Albanais en Morée fournit plus d'un exemple de l'honneur que ces femmes ont pour l'esclavage, de leurs principes et de la répugnance invincible qu'elles ont à se livrer à des étrangers et surtout à leurs ennemis. Plusieurs se firent avorter, noyèrent et étouffèrent leurs enfants pour avoir plus de facilité à se sauver, et se sauvèrent en effet à travers tous les périls imaginables. Elles s'accoutument aussi au maniement des armes, et on a vu plusieurs femmes magnotes qui n'avaient pu s'en procurer, avoir la constance de prêter leurs épaules à l'appui du fusil de leur frère ou de leur mari, afin que le coup partît avec plus de sûreté.

(2) Qu'ils contractent en partageant, comme les anciens, le pain et le sel avec un étranger.

« Le gouvernement du Magne réside essentiellement entre les mains des capitaines seigneurs issus des anciennes familles de ce pays. Ils commandent dans les villages de leurs capitaineries, y exercent tous les droits féodaux d'usage, et perçoivent les impositions de leurs vassaux. Cependant il existe dans ce gouvernement une espèce de contradiction avec les sentimens d'indépendance qui animent les Magnotes. La Porte a conservé l'ombre de la domination qu'elle cherche toujours à ressaisir, et le Magne, pour respirer un moment après les guerres cruelles qu'on lui suscite sans cesse, consent à reconnaître un chef nommé par le Grand-Seigneur. Les Magnotes influent néanmoins sur le choix de ces chefs pris parmi eux, ou plutôt ce sont eux-mêmes qui les nomment. Ces chefs prennent le titre de beys : ils sont chargés de l'exécution des ordres du Grand-Seigneur, et de verser dans le trésor le produit de l'imposition générale ; mais ils sont très-peu exacts à s'acquitter de ce devoir. Au reste, ces gouverneurs temporaires n'ont d'autre autorité que celle que leur donnent leurs richesses ou la quantité de vassaux qu'ils peuvent armer. Quant à l'administration particulière de ce pays, elle n'a rien de remarquable, et tout se décide par l'opinion des chefs ou par le sort des armes. »

Le bey de Coron, à qui M. Castellan et son compagnon de voyage avaient été présentés par le consul de France, les reçut avec affabilité, et pour les fêter à la manière du pays, fit exécuter devant eux différentes danses pantomimes d'un genre singulier. La description que l'auteur donne de l'une de ces danses, peut amuser le lecteur, et je la transcris d'autant plus volontiers qu'elle n'est pas longue.

« C'était, dit-il, une scène supposée se passer entre un amant et sa maîtresse ; elle était exécutée par deux jeunes gens. On choisit de préférence pour jouer ces rôles ceux qui, par leur figure ou leur jeunesse, peuvent le mieux prêter à l'illusion des sexes. A l'instant de la déclaration, l'amant était accroupi, presque à genoux, et dans cette position il tournait, faisant des contorsions bizarres ; l'autre qui remplissait le rôle de femme, affectait les minauderies et les grâces analogues à la circonstance. Cette scène était plaisante ; mais elle s'est terminée par des actions figurées peu décentes, et qui sont celles que les Turcs applaudissent avec le plus d'ardeur, encourageant et excitant les danseurs par toutes sortes de moyens.

« Tout ce qui tient à ce genre d'imitation, observe l'auteur, est fort en vogue dans le Levant, et particulièrement en Grèce ; c'est l'amusement habituel de la société. J'ai remarqué un jeu qui a du rapport avec celui que nous nommons *jeu des métiers*, mais qui, perfectionné, devenait parfois une vraie pantomime historique. J'ai vu jouer de cette manière des actions compliquées exécutées par un grand nombre d'acteurs représentant des faits de la mythologie grecque, des scènes familiales ou des anecdotes. Les femmes grecques excellent dans ces amusements : mettant de côté la timidité naturelle à leur sexe, elles s'animent par degrés et expriment diverses passions avec une perfection et une énergie étonnantes. »

Le bey possédait une superbe maison de plaisance à quelques lieues de Coron, dans la plaine de Nissy. M. Castellan qui n'en avait point encore vu de cette espèce, s'y rendit accompagné d'un drogman, et la visita dans toutes ses parties. La description qu'il en donne est fort étendue et occupe une lettre toute entière ; je vais la réduire à ce qu'elle m'a paru offrir de plus intéressant et de plus propre à donner à mes lecteurs une idée de ces sortes d'habitations.

Cette maison, garnie de tourelles aux quatre coins, et entourée d'un fossé que l'on traversait sur un pont levé, présentait l'aspect d'un château fort. L'intérieur en était distribué avec assez de commodité, et meublé à la manière des Turcs. La principale pièce, fort vaste, était ornée d'une boiserie ciselée sur des dessins arabesques, et même marquetée ; les fenêtres avaient vue sur le jardin et sur une campagne fertile et riante. Les volets en restaient ordinairement fermés, et le jour n'y pénétrait qu'à travers des ouvertures percées au-dessus des fenêtres, et garnies de vitraux colorés. Aux angles de cette espèce de salloon se trouvaient d'étroits cabinets pratiqués dans les tourelles en saillie, et percés de meurtrières. Ces tourelles servent de magasin d'armes, de guérites et en même temps de retranchemens.

L'auteur en trouva les jardins assez bien cultivés. Ils présentaient le coup-d'œil des jardins anglais et étaient plantés des plus beaux arbres du pays. Une longue treille, formant plusieurs détours, conduisait à des places ombragées destinées à la prière et au repos. Le kiosque était octogone et couvert d'un toit saillant ; les croisées étaient fermées par des persiennes qui procuraient un demi-jour, qu'adoucisait encore l'ombre légère de quelques plantes grimpantes, telles que le chevrefeuille qui ornaient les fenêtres. Ce kiosque

était décoré à l'intérieur avec un goût exquis. On y avait peint un dôme de treillage doré, où des tiges de jasmin s'entrelacent et se détachent sur un fond d'azur. Le divan (3) était couvert d'une riche étoffe de soie brodée en argent, et la tablette qui regne autour de cette estrade était chargée de vases ornés de fleurs odoriférantes. Au milieu de cette pièce était un bassin de marbre blanc duquel s'élevait un jet d'eau qui contribuait encore à rafraîchir l'atmosphère.

M. Castellan vit dans le jardin une machine à tirer de l'eau, dont la structure simple et ingénieuse le frappa ; il en donne une description très-détaillée que j'aurais volontiers transcrite, si je n'eusse remarqué que, pour le bien comprendre, il était nécessaire d'avoir sous les yeux la planche qui représente cette machine.

L'auteur revint fort tard dans la soirée ; il fut surpris de voir, en approchant de la ville, une grande quantité de lumières éparses çà et là dans le port. C'étaient des pêcheurs qui se servaient d'une lampe allumée pour attirer le poisson. A ce sujet il nous parle encore d'une autre chasse aux canards qui se fait aux flambeaux comme la précédente et au son de petites cloches, dont chaque chasseur est muni. Cette chasse est si productive, dit-il, que le lendemain un gros canard ne se vend que trois liards de France.

Notre voyageur et son compagnon, M. Lévaillé, ayant trouvé une occasion favorable pour se rendre à l'île de Zante, en remontant par terre les côtes de la Morée, par Modon et Navarin, jusqu'à Philatrée où ils devaient s'embarquer, ils quittèrent la ville de Coron le 26 juin 1807, huit jours après leur arrivée. Leur traversée fut pénible et difficile. Conduits par un jeune Zantois qui ne connaissait pas bien sa route, ils s'égarèrent plusieurs fois ou furent obligés de passer tantôt par des gorges profondes et resserrées, coupées de ravins et de torrens et où souvent il n'y avait pas de chemin formé ; tantôt sur les flancs d'une montagne escarpée, où ils couraient à chaque instant le danger de se précipiter au fond de la vallée. Le lendemain ils rencontrèrent un campement de Moraites nomades qui s'empressèrent de leur donner l'hospitalité et avec lesquels ils partagèrent leurs provisions. Parmi ces Moraites se trouvait un vieillard qui parlait avec facilité l'italien et qui offrit dans cette langue à nos voyageurs tous les secours dont ils pourraient avoir besoin. Ses traits étaient altérés par une profonde mélancolie ; et sur le désir que M. Castellan lui témoignait de connaître ses aventures, il consentit à lui en faire le récit. C'était un ancien chef de Moraites, qui dans la guerre de 1770 avait pris parti pour les Russes contre les Turcs. L'infortuné avait eu la douleur de voir sa fille unique enlevée à ses yeux par une troupe d'Albanais, son habitation pillée et livrée aux flammes et tous ses biens confisqués par les Turcs. Proscrit, fugitif, après avoir vainement cherché à distraire ses chagrins par les voyages, il était revenu errer dans les montagnes de sa patrie pour y consacrer le reste de ses jours à la garde des troupeaux. Ce récit qui occupe plusieurs pages, forme un épisode d'autant plus intéressant, qu'il est en quelque sorte la relation des derniers troubles de la Morée. On a eu soin d'y joindre quelques notes historiques pour faciliter l'intelligence des faits qui y sont rapportés.

En continuant sa route vers Navarin pour se rendre à Philatrée, lieu de son embarquement, M. Castellan passa à côté d'une habitation d'hiver de bergers. C'était une grotte profonde, à l'entrée de laquelle s'élevaient plusieurs colonnes, restes d'un petit monument antique. De l'une à l'autre de ces colonnes, on avait jeté des vignes formant treille, et dont les pampres cachaient en partie l'entrée de la grotte, fermée elle-même par un quartier de rocher qu'un homme seul n'aurait pu déplacer. Cette grotte paraît avoir été autrefois un temple souterrain, dont les colonnes que l'on voit à l'entrée soutenaient le vestibule ou le péristyle. Tout à côté de ce lieu est une source d'eau légèrement minérale.

La ville de Navarin que dans le pays on nomme *Neo-Castro* ou *Agno-Castrum*, est située en face de la petite île de Sphactérie, à sept lieues de Coron. M. Castellan croit qu'elle est l'ancienne Pylos, que la plupart des géographes placent un peu plus loin, à l'autre extrémité du port, également en face de l'île.

Les maisons de cette ville sont bien bâties, surtout celles qui bordent la mer ; les orangers et les palmiers mêlés avec les bâtimens, font un très-bel effet. Elle a une citadelle qui est construite sur un rocher très-élevé. L'entrée du port qui se trouve sur la gauche de la ville, est remarquable ; il y existe un immense rocher presque isolé et creusé dans toute son épaisseur. A travers cette ouverture qui est fort grande, et qui a la forme d'arc d'ogive, on aperçoit la pleine mer.

(3) Estrade élevée d'environ 6 pouces, couverte de matelats, coussins et tapis. Elle regne autour de l'appartement ou en occupe le fond.

Un autre objet qui frappa davantage notre voyageur fut un aqueduc supporté par des arcades et qui va jusqu'aux pieds de la citadelle. Cet aqueduc est bien conservé dans la partie voisine de la ville ; il paraît avoir été solidement bâti, et à en juger par sa largeur et les restes ruinés qu'on en voit à plusieurs milles de la ville, il devait contenir un volume d'eau considérable. Il décrit plusieurs angles dans la plaine ; les arcades qui le supportent, et dont une centaine sont encore sur pied, sont plus ou moins élevées ou espacées, suivant la pente du terrain. Dans les parties basses il y a double rang d'arcades ou des arcs plus petits entre chacune d'elles, destinés à alléger les constructions.

De Navarin à Philatrée, il y a une journée de marche. L'auteur y arriva sans avoir fait d'autre rencontre que celle d'une famille albanaise avec laquelle il partagea son déjeuner, et dont il décrit le costume. La ville de Philatrée n'offre aucune trace d'ancienneté. Les maisons en sont disposées sans ordre, et entremêlées de jardins qui empêchent d'en saisir l'ensemble. A l'entrée de la ville se trouve une église grecque d'une architecture simple et pittoresque. Les dehors de la ville forment des promenades charmantes, tant par la variété des cultures que par le grand nombre d'arbres fruitiers de toute espèce qui peuplent la campagne.

Nos voyageurs furent très-bien reçus à Philatrée. Ils logèrent chez le primat pour lequel ils avaient des lettres de recommandation. Son épouse les envoya complimenter par une jeune esclave qui leur présenta de sa part des fleurs et des fruits. Ils demandèrent et obtinrent la permission de lui aller rendre leurs hommages. Voici de quelle manière M. Castellan décrit cette visite.

« On nous a introduits dans une salle du harem, éclairée d'un demi-jour : des pastilles d'encens brûlaient dans un réchaud, parfumaient l'air. L'épouse du primat était assise sur le divan et appuyée nonchalamment sur de riches coussins. Elle travaillait à une bourse de soie entrelacée de lames d'or, machant en même temps du mastich de Chio. Nous avons été surpris de la trouver en tête à tête avec un jeune *Papas* qui causait assez familièrement avec elle. Nous avons essayé, autant par gestes que par quelques mots grecs et italiens d'exprimer notre reconnaissance ; mais peut-être faisons-nous quelque gaucherie, ou manquons-nous à la politesse d'usage ; car pendant le cours de notre visite, le jeune directeur et sa belle pénitente n'ont cessé de donner un libre cours à leur humeur joyeuse. Nous n'avons pas tardé à prendre congé, préférant le langage de la nature que nous comprenions beaucoup mieux à celui de la société de Philatrée, et nous avons été à la campagne, laissant à la ville la réputation d'être insensibles ou peu galans.

« Le costume de l'épouse du primat était le même que celui de toutes les Levantines ; cet habillement développe les grâces et accuse les formes. Une simple chemise de gaze transparente couvre le sein sans le cacher et en modèle les contours. Immédiatement au-dessous un corset ou plutôt une large ceinture serre la taille sans la gêner ni la soutenir ; une autre ceinture fermée par de riches agraffes, marque le tour des hanches et laisse ensuite la robe ouverte par-devant. Mais ce même ajustement qui a tant d'attraits lorsqu'il est embelli par la jeunesse et la beauté, devient peu favorable à la coquette surannée. Les bains de vapeur dont les Grecques usent immodérément, déforment de bonne heure le corps et amollissent les chairs. Elles emploient aussi toutes sortes de moyens pour se procurer de l'embonpoint qu'elles considèrent comme une grande beauté ; ce qui, joint à l'effet des bains, peut faire juger que ces deux ceintures, seulement destinées à servir les vêtements, doivent en même temps marquer les défauts d'une nature affaiblie.

« L'habillement ordinaire des femmes de Philatrée est sur-tout remarquable par ses couleurs qui sont les mêmes que celles du *flammeum*, espèce de voile jaune et rouge dont on couvrait les jeunes filles de l'antique Grèce, lors de la cérémonie du mariage. Les Grecques de Philatrée portent presque toutes des chemises à larges manches et mi-parties de ces deux couleurs. Elles ont aussi des ceintures et de grands voiles bordés de franges rouges ou jaunes. . . . »

Le propriétaire du bâtiment qui devait faire voile pour Zante, ayant exigé un délai de quelques jours pour vendre sa cargaison, nos voyageurs profitèrent de ce retard pour aller visiter les environs de Philatrée, du côté de l'ancienne Arcadie, dont cette ville est peu éloignée. Ils prirent pour guide un caloyer qui les conduisit, pendant la nuit, sur l'une des plus hautes montagnes de la chaîne qui sépare l'ancienne Messénie de l'Arcadie. C'est de ce point élevé qu'ils devaient promener leurs regards sur la préquille de la Morée. Ils attendaient avec impatience que le soleil se levât ; il parut enfin. Le tableau qui s'offrit alors à leur vue les frappa de surprise et d'admiration ; il faudrait, pour le rendre, rassembler toutes les richesses de la

la végétation spontanée et de la culture, réunir les parfums les plus balsamiques, et les nuances les plus délicates du coïon. Autour de nos voyageurs, et dans un grand éloignement, l'horizon était borné par des chaînes de montagnes; seulement du côté de Philatrée, elles semblaient s'abaisser pour leur laisser voir la ligne de la mer. Entre les montagnes intermédiaires, moins élevées, et couvertes de bois pour la plupart, ils distinguaient de frais et riants vallons; des ruisseaux s'élevaient sous les arbres; repaissaient plus loin à travers les prairies, ou circulaient au milieu des lauriers, des cyprès, des myrtes; plus loin plusieurs petits lacs réfléchissaient le vif azur du ciel. D'un autre côté, leurs regards étaient arrêtés par des rochers stériles, dont les coupures étaient percées de grottes habitées par des hermites. Quelques hameaux se faisaient remarquer dans les sites les plus heureux, et des ruines qui s'élevaient au sommet des monts ou au milieu des bois, attestaient l'ancienne population de cette contrée.

Ici je dois laisser parler l'auteur. Le morceau que je vais transcrire est l'un des mieux écrits et des plus intéressants de l'ouvrage; je craindrais, en l'analysant, de lui faire perdre de sa chaleur et de son énergie.

« Nous ne pouvions, s'écrie-t-il, nous arracher à l'admirable spectacle qui nous entourait. Quels grands souvenirs assiégeaient notre âme! Planant sur l'Elide, l'Arcadie et la Messénie, Olympie devait se trouver sous nos yeux, ainsi que Mégalo-polis et Messène. Nous foulions aux pieds les sources de l'Alphée et de l'Eurotas! C'est là, sur ce point élevé que nous aurions voulu rassembler tout ce qui nous était cher, faire partager à l'amitié la surabondance de sentimens et d'hilarité dont nos cœurs étaient pleins.

« C'est aussi, continue-t-il, sur cet ancien théâtre des arts que nous appelions les artistes de notre patrie. Peintres, statuaires, c'est dans les plaines de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, au milieu des jeux et des danses d'une belle jeunesse, que vous recueillerez une abondante moisson d'idées nouvelles et sublimes. Vous y retrouverez aujourd'hui la forme grecque dans toute sa primitive beauté. C'est encore la patrie de Vénus et de Mars, de tous les dieux et héros de la fable, que les anciens artistes nous ont présentés dans leurs statues, comme le type du vrai beau. Vous y reconnaîtrez que ce beau idéal n'existe que dans la nature, plus parfaite que tout ce que l'imagination peut créer et même concevoir.

« Les anciens statuaires avaient, sans doute, plus d'occasions que nous n'en avons pour étudier le nu. Le climat les favorisait: les vêtemens couvraient le corps sans le cacher; les danses, les jeux gymnastiques, et sur-tout les athlètes, leur offraient le corps dans tout son développement de grace et de vigueur.

« Les mêmes occasions se présentent encore dans la Grèce moderne: les vêtemens des Grecs sont encore aujourd'hui à peu près tels qu'ils étaient autrefois; leur gymnastique est la même; on y retrouve jusqu'aux combats des luites. Leurs danses sont vives, voluptueuses ou guerrières; ils sont adroits nageurs, bons écuyers; ils excellent, en un mot, dans tous les exercices qui exigent de l'adresse ou de la force. Les femmes, moins sédentaires que les nôtres, se livrent aussi à des jeux variés; elles ont aussi des danses pantomimes qui donnent à leur corps de la souplesse, et à leurs mouvemens un charme irrésistible.

« La température de l'air, qui paraît être la même qu'autrefois, permet aux Moraines de se vêtir légèrement. Les paysans ne sont couverts que d'une courte tunique. C'est chez eux que l'on voit ces formes athlétiques prononcées, ces poitrines larges et unies, ces bras ronds et élancés qui n'ont jamais été comprimés par les liens dont nous nous entourons; leurs bras nus toujours en activité, ont acquis la plus grande vigueur. On remarque aussi ces têtes de jeunes gens, ornées de cheveux blonds dont les boucles naturelles ombragent le front et tombent sur les épaules. C'est dans le même pays qu'on retrouvera ces belles têtes de femmes, dont le profil est si pur, l'œil si bien encaissé, et le sourire si attrayant. Leur coiffure retrace celle des jeunes filles de Lacédémone ou d'Athènes; leur longue chevelure est divisée en une infinité de nattes qu'elles laissent flotter à l'abandon ou qu'elles nouent de mille manières différentes, tantôt sur le front en forme de diadème, tantôt rassemblées en spirale derrière la tête, ou retenues par des bandelettes. Leur sein est à peine voilé par une mousseline légère; une ceinture entoure leur taille et le reste de leurs vêtemens ondoie en larges plis. Sortent-elles du logis? Un voile posé sur leur tête, marque le contour du visage, est rejeté sur l'épaule ou rattaché en écharpe, et les extrémités garnies de franges ou de broderies flottent derrière elles. Un artiste verra de même dans ce pays de modernes Ophéas, moins habiles sans doute que l'ancien, mais se servant aussi de la

lyre; des marins plus hardis que les compagnons d'Ulysse; de jeunes filles tressant des couronnes de fleurs avec autant de goût que la célèbre bouquetière d'Athènes; enfin il retrouvera l'énergie, la fierté et la force des soldats spartiates dans leurs descendans, les Magnotes.

« Peintres de paysages, s'écrie M. Castellan, accourez aussi dans cette contrée; le soleil y luit dans toute sa splendeur sur un ciel d'azur dépouillé de ces vapeurs grisâtres qui le voilent souvent dans nos climats et donnent aux objets une teinte uniforme. Quels souvenirs ne se mêleront pas à l'étude du paysage! Ici une colonne debout au milieu des ruines, retracera l'existence d'un temple jadis visité par une foule religieuse. Là quelques pans de murs marqueront seuls l'enceinte d'une ville antique qui est rentrée dans la poussière avec tous ses habitans. Plus loin une grotte sauvage servant de retraite à des pasteurs, rappellera les mœurs simples de l'âge d'or. Le paysagiste apercevra aussi, dans la plaine fertile, le laboureur dirigeant la simple charrue grecque traînée par deux taureaux; ou s'il porte ses pas dans les champs de la mort, sous l'ombre épaisse et froide des cyprès, il soupiera à l'aspect d'une tombe couverte de fleurs, qu'une main recon-sante vient d'arroser, tandis que près de là, sous des berceaux fleuris, des danses vives ou voluptueuses distrairont ses regards. *Et in Arcadiâ ego!* pourra-t-il s'écrier à son tour, et composer des tableaux dignes du Poussin... »

Après avoir donné carrière à leur imagination, et promené long-tems leurs regards sur tous les points de l'horizon, cherchant en vain à reconnaître l'emplacement de villes célèbres, nos voyageurs descendirent dans la plaine, qu'ils parcoururent avec une attention curieuse. Le soir, le caloyer les ramena à son couvent où ils passèrent la nuit. A leur retour à la ville, ils trouverent le vent favorable et le bâtiment prêt à mettre à la voile; ils n'eurent que le tems d'aller faire leurs adieux au primat, et quitterent Philatrée, emportant l'idée la plus favorable des habitans de cette contrée hospitalière.

Le bâtiment côtoya la Messénie et l'Elide; le spectacle que cette traversée offrit au capitaine, fut des plus magnifiques. Il vit successivement se déployer devant lui la petite ville d'Arcadia, les ruines d'Elis, d'Olympie, et une foule d'autres sites pittoresques dont il faut lire la description dans son livre même.

La ville de Zante, où il débarqua le 9 juillet 1797, est bien bâtie; elle présente l'aspect d'une ville italienne; la rue principale qui la traverse dans toute sa longueur, est bordée d'églises et de belles maisons soutenues par des colonnades, ou percées d'arcades qui servent d'abri et de promenades aux habitans. A droite, au-dessus des maisons, on voit un petit couvent et une portion de la citadelle qui a été ruinée par le dernier tremblement de terre. Les églises grecques sont d'une architecture agréable; on y reconnaît le goût italien pour la peinture et la sculpture; les plafonds en sont ordinairement peints à fresque; à la cathédrale, parmi beaucoup de tableaux médiocres, M. Castellan en vit un représentant S. Elie, qui lui parut sortir d'une bonne école.

Les promenades des environs de la ville seraient plus agréables s'il y avait un peu plus d'ombrages; mais les points de vue sont variés; ils présentent un grand nombre de casins ou maisons de plaisance, d'une architecture élégante et entourés de diverses cultures.

Nos voyageurs ne rencontrèrent dans leurs courses, ainsi que dans les rues de la ville, qu'un petit nombre de femmes, et encore étaient-elles habillées si singulièrement, qu'il était impossible, dit l'auteur, de juger jusqu'à quel point est fondée l'opinion que l'on a de leur beauté. Elles portent deux jupons de taffetas noir, l'un qu'elles laissent traîner, l'autre qui est retourné par dessus leur tête. Elles mettent en outre sur leur figure un masque de velours noir, bordé d'une petite dentelle; et pour compléter le ridicule de cet ajustement, leur tête est couverte d'un chapeau à trois cornes, de la forme des nôtres, orné d'une cocarde noire, surmontée d'un bouquet de fleurs. Quelquefois ce chapeau est bordé de dentelles d'or et de glands. Par un contraste non moins étrange, elles sont, dit l'auteur, à moitié nues dans leurs maisons.

A la ville, presque tous les hommes sont vêtus à l'italienne; les autres habitans de l'île ont fait du costume grec et franc la plus bizarre confusion, ils portent des bas de coton ou même de soie; leurs souliers, faits comme les nôtres, sont ornés d'énormes boucles d'argent; leur grande veste à manches, qu'ils rejettent sur l'épaule, ressemble plus à celle de nos paysans qu'au gilet grec; on les voit quelquefois s'affubler du chapeau rond; ils ont conservé la ceinture et la longue culotte plissée; mais ils en diminuent tous les jours l'ampleur. Quant aux femmes de la campagne, elles ont déjà adopté le corset italien, et le voile à franges posé carrément sur la tête.

La dernière lettre contient la relation d'une course que fit M. Castellan dans l'intérieur de l'île, et notamment la description d'une source de catrame, ou goudron naturel, qui se trouve dans la vallée de Chiéri. Cette description aurait pu me fournir quelques citations curieuses; mais je préfère employer le peu d'espace qui me reste, à transcrire le passage où M. Castellan nous parle de M. Guis, l'auteur des Lettres sur la Grèce, qu'il allait voir souvent. Ce morceau d'ailleurs fort court, sera d'autant mieux placé à la fin de mon extrait, qu'il termine également la relation de l'auteur.

« Cet intéressant vieillard, dit-il, voit arriver la fin de sa carrière, jouissant de ses derniers momens comme de la fin d'un beau jour, entouré de sa famille, de quelques amis, de ses livres, d'une foule d'objets qui lui retracent l'image de l'antiquité, qui toute sa vie a été l'objet de ses plus agréables méditations. Il habite une petite maison de campagne dans la plus heureuse exposition, sur le rivage de la mer, et d'où il peut encore apercevoir la Grèce, sa seconde patrie. Si mon séjour à Zante avait pu se prolonger davantage, j'aurais profité avec empressement des occasions de m'instruire que me présentait la société de ce savant, qui a rendu l'érudition si agréable. »

J. T. VERNEUR.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^a ...	55 $\frac{3}{4}$	56 $\frac{1}{2}$
— courant	56 $\frac{3}{4}$	57 $\frac{1}{4}$
Hambourg.....	178	177
Madrid effect..	16 20	16 5
— vales.....		
Cadix effect....	16 20	16 5
— vales.....		
Barcel. effect..		
Lisbonne.....	455 r	463 r
Livourne.....	507 c	504 c
Naples.....		440
Milan.....	7 16 6 d. p. 6'	7 18 d.
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	251	249
Vienne.....	112	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{3}{4}$ p.
Marseille.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier...	p.	
Gènes eff.....	4 77	4 74
Geneve.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jous. du 22 mars 1808..	88 fr. 5 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.....	fr. c.
Actions de la Banque de France....	1365 fr. c.
Entreprises particulières.	
Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} avril..	1140 fr. c.
Actions des Fonderies de Vaucluse..	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de musique. Aujourd'hui, Relâche. — En attendant la 1^{re} rep. d'Aristippe.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre du Vaudeville, rue de Charriros. Auj. la 1^{re} repr. du Retour au comptoir, ou l'Edu-cation déplacée, vaudev. en un acte, et les Pages.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Auj. la Famille des Jobards, et Peau-d'Ane.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Auj. Strelitz, et Verseuil.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Auj. grands exercices d'équitation, la scène du Tailleur gascon, et les Quatre Fils Aymon.

Salle Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd. Tours d'agilité et de force, danse de corde, grands exercices des chiens et singes savans, la grande voltige par un singe, et l'assaut du fort, par 40 chiens, à feu vif et redoublé.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposé, dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière. — Spectacle tous les jours, à sept heures et demie.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n^o 6.